

A propos du Cinquantenaire de l'Armistice de 1918

CHATEAU-THIERRY et la deuxième bataille de la Marne

illustré par les « carnets » de M. Léon TOISON,
vigneron à Courteau

*Communication de M. Fernand BEAUJEAN
du 29 juin 1968*

A la gloire
des régiments coloniaux
du général Marchand
et des mitrailleurs américains
qui défendirent Château-Thierry
les 31 mai et 1^{er} juin 1918,
des troupes du général Mondésir,
particulièrement
du 153^e régiment d'infanterie,
qui délivrèrent la ville
le 21 juillet 1918.

Il y a 50 ans, Château-Thierry était « à la une » des journaux du monde entier. Une partie formidable, qu'on devinait décisive, se jouait dans notre région. Elle se termina le 11 Novembre 1918 par notre Victoire, mais à quel prix !

Les acteurs, les témoins de cette tragédie disparaissent rapidement. En dehors des récits des manuels scolaires, obligatoirement froids, succincts, en dehors de la plaque de marbre scellée à la demande de la Société Historique sur l'immeuble Molard, actuellement sur l'immeuble du Gagne-Petit, qui contera à nos cadets les péripéties historiques et humaines de cette période héroïque si lointaine pour eux, pour nous si proche ?

Il nous a semblé que le moment était venu de les rappeler, sinon en leur menu, du moins en leurs grandes lignes, en y

ajoutant pourtant quelques détails familiers qu'apprécieront les vieux Castelthéodoriciens. Que nous réservent les prochaines cérémonies du Cinquantenaire ? Quoi qu'il en soit, la Société aura célébré cette commémoration à sa façon, précise, fervente, discrète, peut-être trop discrète. (Écrit en juin 1968).

Nos sources ? Le Guide Michelin sur « la Seconde bataille de la Marne », une relation écrite par le Capitaine André Foubert, du 67^e R.I., une étude présentée par notre collègue Pierre Lamarre, des notes de notre ancien secrétaire René Haudot, des documents originaux de M. Dudrumet, des carnets de feu Léon Toison complétés par sa fille Octavie, veuve Riboulot.

Les grandes offensives ennemies de mars et avril 1918, malgré la surprise et la puissance des moyens employés, avaient en définitive échoué. Ni Amiens, ni Béthune, ni Ypres n'étaient pris. Au cours de leurs attaques contre le front britannique, les Allemands s'étaient heurtés chaque fois, beaucoup plus rapidement qu'ils ne le prévoyaient, aux troupes françaises amenées en hâte. Ces rudes chocs avaient permis de réaliser enfin l'unité de commandement souhaitée depuis longtemps. Contre Ludendorff, Foch, à la tête de tous les Alliés, allait désormais être le Maître d'œuvre.

L'ennemi ne pouvait rester sur ces échecs. Le peuple allemand grondait, impatient de voir poindre cette paix victorieuse tant de fois promise. Il lui fallait profiter de la supériorité numérique acquise grâce à la défection russe pour prévenir l'entrée en ligne des troupes américaines et obtenir très vite la décision.

Avant de tenter une nouvelle fois d'écraser les Britanniques, Ludendorff va chercher à attirer vers le sud ces réserves françaises qui ont jusqu'ici réussi à entraver son action. Il va les user et aura alors les mains libres dans le Nord. De là l'attaque du 27 mai sur le front de l'Ailette et de l'Aisne.

Ce front offrait l'avantage pour les assaillants d'être parfaitement équipé et de pouvoir, grâce aux voies de communications intérieures, se renforcer rapidement en canons lourds prélevés dans la Somme. De plus, le futur terrain d'attaque — le Chemin des Dames — était très bien connu des troupes, et on le savait faiblement tenu par les Alliés. Les réserves de Foch étaient en effet insuffisantes pour couvrir tout le front. Le nouveau généralissime avait massé ses forces sur les points qu'il jugeait d'importance vitale, là où une avance sérieuse pouvait mettre en péril Paris, Le Havre... Quant au Chemin des Dames, si chèrement conquis en 1917, il était considéré par notre État-Major comme invulnérable !

Dès le 19 Mai, avec une minutie incroyable de précautions, la concentration des troupes ennemies commence. Les divisions gagnent leurs emplacements par marches de nuit ; les roues des véhicules de toutes sortes sont matelassées, les sabots des chevaux garnis de chiffons pour éviter le moindre bruit.

Le général von Boehn a sous ses ordres 47 divisions, l'équivalent de 60 françaises, car les régiments allemands, ayant 3 compagnies de plus que les régiments français, la division allemande compte un régiment de plus que la division française.

A chaque division sont adjoints des bataillons d'assaut, des compagnies de flammenwerfers, des détachements indépendants de mitrailleurs, des compagnies cyclistes. Chaque régiment est doté d'un nombre considérable de mitrailleuses lourdes et légères, de minenwerfers équipés en canons d'accompagnement si nombreux qu'on compta jusque 68 batteries de 4 pièces pour 2 régiments.

En face de cette concentration formidable, des forces bien inférieures en nombre : de Tracy-le-Val, dans l'Oise, à Reims, les 30^e et 11^e corps français, le 9^e corps britannique, la 45^e D.I. et le 1^{er} corps colonial, en tout une dizaine de divisions !

Le 27 Mai 1918, après une préparation d'artillerie commencée à minuit, puissante et prodigue en obus toxiques, l'infanterie allemande s'élance entre 3 h. 30 et 4 h., précédée d'un intense barrage roulant et, sur certains points, de chars d'assaut. La surprise est complète. Les troupes françaises résistent désespérément : le 21^e territorial, dans les environs de Laffaux, se laisse écraser sur place plutôt que de reculer. Le flot allemand submerge tout. Non, le Chemin des Dames n'était pas invulnérable.

Ce soir-là, certaines divisions allemandes ont parcouru 20 km sans grosses pertes, refoulant le 11^e corps français et le corps britannique qui ont lutté avec une énergie farouche, mais on supplée difficilement au nombre par la seule bravoure. L'Aisne est franchie à l'ouest de Vailly. La Vesle est atteinte. Braine, Bazoches, Fismes tombent.

Le 28, à la pointe du jour, l'attaque reprend. Les Allemands avancent encore vers le sud mais, sur les ailes, sont stoppés devant Reims, et n'arrivent pas à enlever Soissons.

Le 28 au soir, une conférence réunit l'Empereur, le Kronprinz, Hindenburg et Ludendorff. Devant les résultats inespérés obtenus, le commandement allemand modifie ses plans : l'action en cours, primitivement diversion précédant une attaque générale sur les Britanniques, va devenir offensive principale. L'ordre est donné d'exploiter à fond le succès au centre pour atteindre la Marne au plus tôt et couper la voie ferrée Paris-Châlons-Nancy.

Le 29, l'action se développe. Le 29 au soir, Soissons tombe, ainsi qu'Hartennes-et-Taux. Au sud de Fère-en-Tardenois, l'ennemi est à l'entrée du Charmel. A l'est, la Neuvillelette protège toujours Reims.

Le 30, soutenu par une puissante artillerie, l'ennemi pousse en direction de la Forêt de Villers-Cotterêts. Grâce à la division marocaine avec sa légion étrangère, ses tirailleurs, ses zouaves,

et aux chasseurs de la 4^e D.I., la progression est lente. Pourtant, Oulchy-le-Château est pris.

Mais au centre, c'est la course effrénée à la Marne. Ce 30 Mai, notre rivière est atteinte à Brasles à 14 h., à Jaulgonne à 18 h.

L'Allemand va-t-il entrer dans notre ville qu'il avait quittée le 9 Septembre 1914 ?

Depuis trois jours, un général, Marchand, le héros de Fachoda, piétine, va et vient dans Château-Thierry, ronge son frein, à l'écoute de toutes les nouvelles, accompagné seulement de quelques officiers de son État-Major. Foch, enfin persuadé qu'il ne s'agit pas d'une feinte ennemie, mais d'une fulgurante attaque dont l'objectif est Reims, Épernav, la Marne, pour se rabattre ensuite sur Paris, a demandé à Pétain d'envoyer très rapidement des renforts. C'est ainsi que la division Marchand, la 10^e coloniale, a reçu la mission de s'opposer, en avant de Château-Thierry, à l'avalanche venue du Nord. Mais cette division tient un secteur dans la région de Saint-Mihiel ! Il faut le temps de la relever et de l'embarquer par chemin de fer.

Immédiatement, Marchand, de sa personne, s'est donc transporté à Château-Thierry pour se rendre compte de la situation et reconnaître les emplacements futurs de ses troupes. Étreint par l'angoisse, il assiste à l'avance foudroyante sans avoir un homme à lui opposer. Les Allemands s'approchent de Verdilly, s'apprêtent à descendre dans la vallée, délirants d'enthousiasme.

Enfin, le 30, un bataillon de la 10^e D.I. arrive au « Luxembourg », puis deux autres. Mais il y a 14 km de front à protéger, de Chézy à Mézy ! Et aucune pièce d'artillerie !

Des 3 bataillons débarqués (du 33^e R.I.C.), l'un est envoyé sur Mézy. Les 2 autres doivent traverser la ville pour courir à la rencontre de l'envahisseur. Une difficulté imprévue surgit : l'avenue de Montmirail et la rue Carnot sont complètement obstruées par des troupes en retraite et des campagnards chassés par l'invasion, avec les équipages que vous imaginez. Il faut pourtant passer. Le général ordonne à ses hommes de mettre haïonnette au canon..., et l'on s'écarte devant les Coloniaux. Quelques 75 arrivent enfin, le reste de la division évalement. La défense s'organise. Le combat s'engage le 31 dans les rues hautes de la Ville. Mais sous la pression du nombre, il faut encore reculer.

A l'appel désespéré de Marchand, le Haut Commandement, d'accord avec Pershing, répond en mettant à sa disposition la 2^e D.I.U.S. qui se trouve dans les environs de Troves, mais n'arrivera que le surlendemain. En attendant, on envoie de toute urgence le bataillon de mitrailleurs d'État-Major, une formation qui n'existe pas chez nous.

Ce bataillon part dans des camions lancés à toute allure, et vous savez comment volent les camions américains quand

ils sont pressés ! Un ouragan ! Et bientôt, le soir du 31, 130 mitrailleuses sont alignées sur la rive Sud de la Marne, de la Vignotte au pont de Brasles.

Trente heures durant, sans un instant de répit, un orage de balles arrose la rive Nord. Pourtant l'ennemi continue à arriver en force, à pied, en camions. Protégé par l'émission d'épais nuages de fumée, il réussit à s'infiltrer le long de la rivière jusqu'aux abords du pont. Mais le feu des mitrailleuses américaines est si infernal qu'il ne passera pas.

Protégés par la voûte d'acier, les Coloniaux parviennent à franchir la Marne. Maintenant, le vieux pont doit sauter. Ce n'est qu'à la troisième tentative, à 11 h. du soir, qu'il s'effondre sous l'effet d'une charge de 1600 kg de dynamite. « On eût dit qu'il ne voulait pas mourir » conclut le Général Marchand après avoir conté ces jours d'angoisse en une improvisation extrêmement précise et vivante dans la salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville, lorsqu'on inaugura le nouveau pont, le 21 Juin 1925.

Le pont était mort, mais les Allemands étaient stoppés. Ils n'occuperont pas le faubourg.

Une tradition orale raconte qu'une section de Coloniaux était restée sur le vieux château, les ennemis se contentant de faire le blocus de la butte. Les nôtres ne sont pas du tout décidés à se rendre. L'un d'entre eux, la nuit tombée, se faufile dans les taillis et, par les ruelles, descend jusqu'à la rivière, en face de la Vignotte. Il se déshabille, se glisse dans l'eau, traverse la Marne et se présente aux Coloniaux stupéfaits. On le conduit à un colonel, dans le Bas-Village. Il s'explique : ses camarades demandent que, la nuit prochaine, on les attende sur la rive Nord avec quelques barques — dans le plus grand silence — afin de les passer. Entendu ! on essaiera. L'officier salue le soldat et lui promet la médaille militaire. « Et pourquoi ? Je ne fais qu'aider les copains ! ». Il disparaît. La nuit suivante, la section entière rejoint le faubourg, et les marsouins font le coup de feu avec leurs camarades. J'ignore le nom du nageur intrépide. Mon ami Brigot prétendait que c'était un garçon de Crouttes, maintenant décédé.

« *Le viaduc du chemin de fer a sauté ! Une arche du pont de la ville également ! Nous voilà isolés désormais !* » écrit ce soir-là sur son carnet de souvenirs Léon Toison, 77 ans, resté à Courteau, ainsi que 195 personnes : 56 hommes, 123 femmes, 16 enfants. Les autres habitants avaient pu prendre la route du Sud.

Les noms de ces gens restés 52 jours avec les Allemands ont été communiqués par M. Dudrumet qui les tenait de son père. Parmi les hommes, des sexagénaires : Dumont René, Péchenard Auguste, Cannivet Pierre, Dot Alfred, Gouveneaux Denis, Moussé Henri, Richard Jules, Vériot Albert, Aimé Jules, Houelle Eugène, Hébert Joseph, Lefort Alfred ; des septuagénaires : Dorigny Julien, Lecart Félix, Lévêque Louis, Fournier

Pierre, Dudrumet Charles, Richard Édouard, Maréchal Prince, Barbier Constant, Cotté Antoine, Lecointre Tranquille, Richard Léon, Bézard Félix, Gaillard Octave, Molin Artidor, Verger Henri, Léon Toisin déjà cité ; des octogénaires : Vibliot Paul, Bailleux Louis, Guény Louis, Drouin Pierre, Lepeltier Prosper, Picot Charles, Bergère Antoine, Léguillier Noël, Gallien Félix.

Les femmes étant beaucoup plus nombreuses, nous ne citons que celles qui ont dépassé 80 ans : Culot Julie, veuve Boulanger, Buffet Famélie, Glaude Adeline, veuve Feuillebois, Frérot Marie, Hochet Augustine, Pin Angélique épouse Boulanger, Naudé Françoise, Naudé épouse Boulanger, Hocquin Honorine, Toison Adèle.

Qu'on excuse cette longue énumération qui peut paraître indigeste ; elle ne le sera pas pour les Anciens qui la liront.

Revenons aux opérations militaires.

Aussitôt que l'ennemi constate qu'il a devant lui, à Château-Thierry, la 10^e D.I. Coloniale au complet et les terribles, infatigables mitrailleuses américaines, il renonce à sa poussée vers le Sud. Où va-t-il porter son effort ?

Au 3^e Bureau du G.Q.G., à Provins depuis mars, on se demande avec angoisse quelle nouvelle direction va désormais prendre l'attaque allemande : les Flandres ? Amiens ? Compiègne ? Reims ? Verdun ? Où faire face ?

Au 2^e Bureau, celui des Renseignements, le Capitaine Painvin, au prix d'un effort inouï, parvient à décrypter un radiogramme expédié par le Haut Commandement allemand à un Grand État-Major d'Armée : ordre de diriger les réserves sur Compiègne. Très vite, les rares divisions dont nous disposons encore sont articulées dans cette région. L'effet de surprise est manqué grâce à ce qu'on appellera « le radiogramme de la Victoire ».

Dès le 1^{er} Juin, l'ennemi attaque en effet vers l'ouest et, le soir même, il a atteint Dammard, Hautevesnes, Bussiares, Etrépilly.

La région de Belleau est défendue pied à pied par le 15^e R.I., « le régiment du Diable » comme l'a surnommé l'adversaire stupéfait de son mordant. Mais le lendemain, débordé, le 152^e doit se replier — de Torcy et de Belleau — sur le Bois de Belleau. Il défend sa position jusqu'à la nuit et ne l'abandonne, sur ordre, qu'au moment où il va être tourné.

Le 3, les Américains arrivent en camions et constituent aussitôt une ligne de soutien à l'abri du bois. Derrière eux, le 152^e se reforme, contre-attaque, progresse, tient jusqu'à la nuit. Il est alors relevé par nos Alliés.

Le 7, Bouresches est libéré. Les 8 et 9, des contre-attaques ennemies sont brisées.

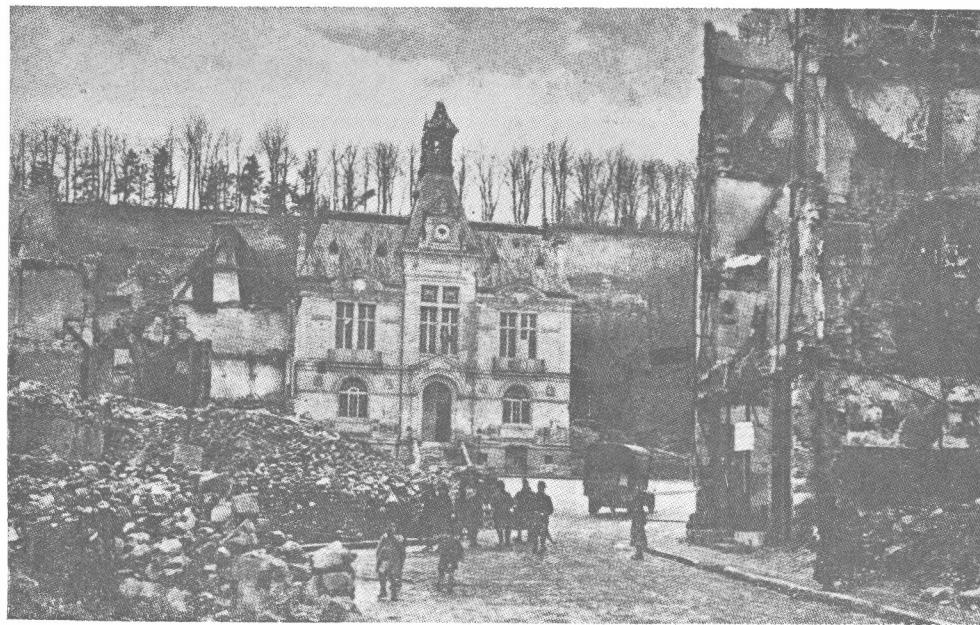
Le 10, première attaque de la Brigade Marine ; objectif : le Bois Belleau qui, semé d'accidents de terrain, hérissé de rochers, bourré de centres de résistance avec mitrailleuses, est



Bois gravé de F. Pinal
L'Eglise de Saint-Gengoulph (Aisne).



Ed. Cotté
Courteau - 1918. La Route Nationale.



Cl. La Pensée

Château-Thierry - 1918. La Place de l'Hôtel de Ville.

devenu une très redoutable position. Le Bois n'est pas enlevé en son entier, mais 300 prisonniers restent aux mains des Américains.

Qu'est-ce que la Brigade Marine ? Une formation créée en 1740. Son chant de guerre proclame qu'elle a lutté « sous tous les climats, en tous endroits, dans la neige des terres septentrionales comme dans les sites des tropiques ensoleillés ». C'est la première troupe arrivée en France où elle a débarqué le 27 Juin 1917. Elle se grossit sans cesse de volontaires et d'élèves des Universités. Les Allemands, pour dissiper l'émotion causée par les premiers exploits de ces Marines à Cantigny, dans la Somme, affectent de considérer l'intervention des nouveaux arrivés comme un bluff et mésestiment leur valeur militaire. « Absolument pas préparés à la guerre actuelle ». Le communiqué officiel du 10 Juin assure que la D.I. américaine — d'ailleurs encadrée de troupes françaises — a été effroyablement décimée et est désormais hors de cause.

En réalité, le Commandement allemand est fixé sur la valeur combative des Américains. Voici ce que l'officier de renseignements de la VII^e Armée allemande disait de la 2^e D.I.U.S., dans son rapport secret sur les combats du Bois Belleau : « Les attaques des 2 régiments américains sur le Bois Belleau furent exécutées avec intrépidité. La 2^e D.I. doit être considérée comme une très bonne division. Le recrutement des hommes peut être qualifié de remarquable ; ils sont bien portants, bien constitués physiquement. L'esprit de la troupe est frais et plein d'une confiance naïve ».

Jusqu'au 18 Juin, l'ennemi essaiera encore, à grand renfort d'artillerie, de pousser vers Compiègne d'une part, Reims de l'autre. En vain. De légères fluctuations du front, de grosses pertes, surtout du côté des assaillants ; c'est l'échec.

Au Bois de Belleau, après des alternatives d'avances et de reculs, les Marines donnent l'assaut général le 29 Juin. Deux bataillons répartis en 4 lignes de tirailleurs à 50 pas, suivis d'assez près par les vagues de choc en colonnes de section, enfoncent les positions adverses sur un point qui leur paraît plus faible après un corps à corps à l'arme blanche. Ensuite, après une conversion sur les côtés, ils encerclent les centres de résistance qu'ils réduisent au cours d'un combat terrible mené veste tombée, manches retroussées, insouciant de leurs lourdes pertes.

Le Commandement français adresse ses félicitations à la Brigade Marine et décide que le bois sera désormais appelé « Bois de la Brigade Marine Américaine ».

C'est de là que la 2^e D.I.U.S., pivot de l'Armée Degoutte, partira lors de la contre-offensive de Juillet.

L'Allemand ne dépassera plus la ligne Dommiers, Longpont, Troësnes, Dammard. La Forêt de Villers-Cotterêts lui restera interdite. C'est lui qui va désormais devoir défendre contre les Alliés le terrain conquis.

Plus près de nous, que se passe-t-il durant ce torride mois de juin et ce début de juillet ? De très vifs et continuels combats, notamment au Bois Courteau qui couronne la Cote 204 alors aux mains de l'ennemi. Reprise par la 10^e D.I. Coloniale le 6 juin, perdue ensuite, la Cote 204 ne cesse d'être disputée ; le sang y coule à flot.

Le 7 juin, les éléments de la 3^e D.I.U.S., incorporés à la 10^e Coloniale, gagnent les pentes Sud, vers Essômes. Petit à petit, les Alliés se rapprochent de la Ville par une série d'opérations locales limitées, toujours très coûteuses.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet, les Américains prennent Vaux en faisant plus de 400 prisonniers à la 201^e D.I. allemande qui ne peut les déloger malgré les contre-attaques des deux nuits suivantes. Nos Alliés progressent aussi au Nord de la Cote 204. Le 9 juillet, après une furieuse attaque de nuit, ils parviennent à la Cote même qu'ils conserveront désormais.

Pourquoi tant d'acharnement de la part des Allemands pour tenir, ces bois et ces hauteurs à l'ouest de la poche de Château-Thierry ? C'est que, pressés d'en finir, hypnotisés, comme en 1914, par Paris qu'ils menacent à la fois par la vallée de l'Oise au Nord, par les vallées de la Marne et de l'Ourcq à l'Est, ils vont lancer une nouvelle attaque, plus formidable encore que les précédentes, décisive, la « Friedensturm », ou « Bataille pour la Paix ». Des points de départ sont indispensables.

Il leur faut quelques jours pour la préparer. Profitons-en pour revenir à Courteau, auprès de M. Léon Toison, alors notre plus ancien conseiller municipal. Lisons son carnet tenu au jour le jour.

« 1^{er} JUIN : Un obus français crève le tuyau de la fontaine. Plus d'eau ! Nous allons en chercher sous les obus au Bas-Courteau. »

2 JUIN : Un capitaine allemand couche chez moi. « Toutes les maisons habitées seront respectées » affirme-t-il. Son cuisinier remonte de ma cave 4 bouteilles de vin. Arrivent quelques-uns de ses subordonnés ; ils le goûtent, le trouvent bon. Le lendemain matin, en descendant dans ma cave, je m'aperçois qu'on a vidé 250 bouteilles de vin et 80 litres de vieille eau-de-vie. »

3 JUIN : Trois cadavres allemands dans mon bûcher, un dans le cellier ; une feuillette de vin 1917 et trois feuilletes de cidre vidées. Henriette et Octavie, mes filles, sont déjà chez Alice. Elles ont bien fait de quitter notre maison. »

4 JUIN : Un obus tombe chez Alice ; une chambre est pulvérisée. D'autres obus démolissent écuries et granges voisines. Plus de pain. Les Prussiens nous en donnent un peu et nous mangeons des soupes aux légumes. »

5 JUIN : Cinq cadavres dans ma cour, deux dans mon cellier. Dans ma maison, pillage complet : linge, papiers de famille, livrets de Caisse d'Épargne, comptes de la Société Vigneronne sont arrachés, piétinés.

Si quelqu'un lit ces lignes qui sont au-dessous de la vérité, qu'il veuille bien se joindre à nous pour protester énergiquement contre ceux dont l'incurie et l'égoïsme nous ont mis dans la cruelle situation où nous sommes en ne nous disant pas d'évacuer en temps opportun.

Chaque jour, 2 officiers viennent s'assurer de notre présence. Jules Planson est tenu responsable de nous. Mon jardin est un cimetière où ils enterrent leurs morts. Il en est de même du jardin Carrier, où nous avons inhumé les époux Livernot tués par un obus.

6 JUIN : Albert Loyer est fort blessé à la jambe. On est venu le chercher pour le soigner. On ne sait ce qu'il est devenu.

7 JUIN : Les Allemands nous donnent de ce pain que les journaux ont tant critiqué ; il nous semble bon.

Les bombardements continuent. Que faire ?

8 JUIN : Nuit horrible. Je n'ai plus rien de ce que j'avais eu tant de mal à économiser et à édifier. Et dire que ce sont les obus alliés qui nous tuent et qui fondent nos maisons !

9 JUIN : Mes filles et moi sommes toujours à Courteau, mais combien découragés, désespérés !

10 JUIN : Presque toutes les maisons sont détruites. Heureusement qu'il reste nos caves !

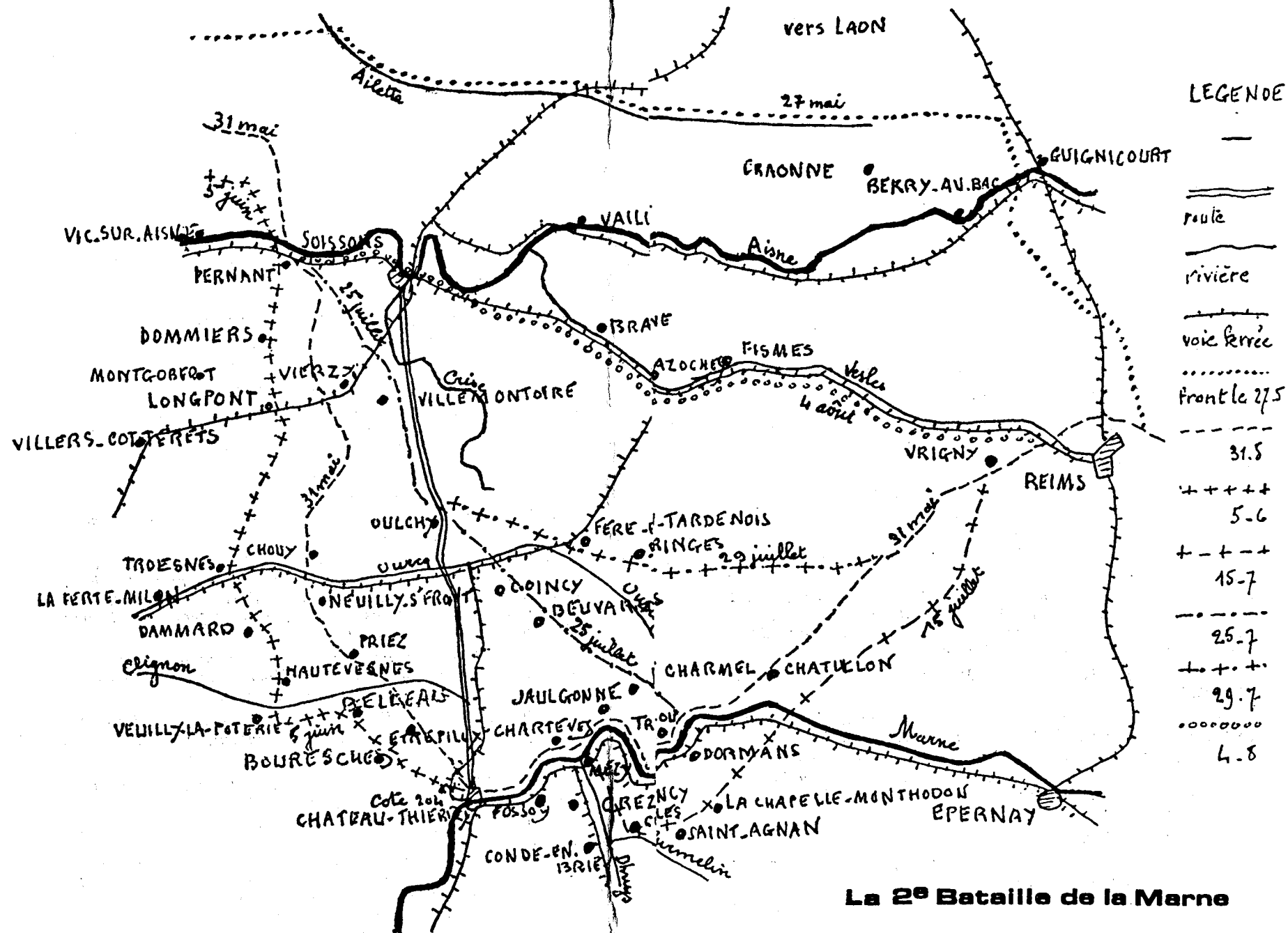
11 JUIN : Nous conservons l'espoir d'être délivrés, car toutes les nuits il y a des attaques. Nous avons enfoui le cheval d'Octave Gaillard, tué dans ce qui lui restait d'écurie. Félix Gallien, malgré ses 80 ans, décide qu'il nous fera cuire du pain chez lui, comme il le pourra.

12 JUIN : Gaudé meurt d'émotion en voyant tomber un obus dans la maison de son beau-frère Hébert. Nous l'avons enterré vis-à-vis de la grande porte, le soir, à 9 h. 30.

13 JUIN : Nuit horribale : 4 Allemands entrent dans mon jardin, viennent à la porte d'Alice, frappent, insistent, n'osent tout de même pas la franchir. J'ai tiré le verrou.

14-15 JUIN : Toujours des obus. Comment sommes-nous encore là ? Quand cessera ce supplice ?

16 JUIN : Ordre de faire nos ballots. Rassemblement sous les obus. A 10 h. 30 du soir, nous partons dans la direction de Château. Sur la route, tous les 10 m, barricades, fils de fer et barbelés, tranchées, arbres coupés par obus ou à la hache. Nous avons bien du mal à arriver à la Sous-Préfecture où nous faisons halte. Un Allemand m'offre une chaise, ce dont je lui sais gré, car je suis exténué... ».



La 2^e Bataille de la Marne

« Mon père n'a pas écrit, dit sa fille, qu'un pied de la chaise était vermoulu. Le pauvre vieux, qui boitait terriblement à la suite d'un accident à la hanche, tomba lourdement sur le pavé. Oh ! que cette chute me fit mal ! Cela me retourne encore rien que d'y penser ».

« ...Nous sommes ensuite dirigés, continue M. Toison, sur l'École Maternelle de la Madeleine, où je couche entre M. Dudrumet et M. Gouveneau.

19 JUIN : On nous donne nos cantonnements : ceux du Bourg resteront à la Maternelle, ceux de St-Martin iront chez M. Lacan, ceux de Courteau dans la maison Pigeon. Pas de vin. Seulement 120 g. de pain par jour pour chacun, du pain sans levain que nous cuisent Doué, le boulanger de la rue St-Crépin, et son commis Moumour Barthélémy. Nous allons dans les jardins des environs et cueillons tout ce que nous trouvons. Nous puisons de l'eau à la Bilbaude.

Jour et nuit, bombardements incessants, fusillades, crépitements des mitrailleuses. Aucun résultat apparent.

21 JUIN : Nous revenons de chez Juliette Gaulier, de Saint-Martin, avec un cochon de 50 kg.

22 JUIN : Des taches de mildiou sur les treilles du jardin. Et mes vignes ?

Henri Moussé, paralysé depuis 4 ans, meurt à 5 h. du soir. Il est heureux, il a fini de souffrir. Je dresse son acte de décès. Le soir, nous le déposons dans le caveau de M. Andru, l'ancien instituteur de Saint-Martin.

23 JUIN : Triste ! Des disputes éclatent entre les malheureux évacués que nous sommes. Il n'y a donc pas assez de misères ?

24 JUIN : Quel ennui de rester inactif ! Je remplis le rôle d'officier d'état civil pour les décès de M. et Mme Livernot le 6 juin, de Gaudé, ancien épicier, le 13, et la naissance de Cabourg Jacques survenue le 27 mai car, déjà, à cette date, il n'y avait plus personne à la Mairie.

25 JUIN : Je suis allé à St-Martin chercher la vache à Maréchal.

26 JUIN : Bombardement intense toute la nuit. Nous allons ce matin aux pommes de terre, choux et carottes.

Planson réclame au sujet du trop peu de nourriture, et Ancelin (qui ne se nettoie jamais) au sujet de la qualité. Je les envoie promener en leur souhaitant de n'être jamais plus malheureux encore.

27 JUIN : Diarrhée.

Hébert visite les caves pour son compte personnel ; mangeur à 2 râteliers, dont il faut se méfier.

Georges Cotté est nommé Président par la Kommandantur avec le cachet officiel.

28 JUIN : Diarrhée, crampes d'estomac, désaccords. Un major nous visite, nous réunit pour nommer des chefs de tribus : Cotté, Gouveneau, Lecointre et moi sommes désignés.

29 JUIN : Guyard, commissionnaire, tondeur de chiens, me coupe les cheveux.

1^{er} JUILLET : L'après-midi, grand combat dans la côte de Courteau et à la Plante aux Chênes, de 2 à 7 h. du soir, puis de 8 h. à 6 h. du matin. En connaissons-nous jamais le résultat ? On ne peut voir la côte tant la fumée est épaisse. Mon bois abattu et fagoté doit être brûlé ! Au moins 10 m de bois, 218 bourrées, 80 brouittiles !

2 JUILLET : Georges Cotté, Maréchal et moi partons pour le domicile de ce dernier, rue du Château. L'église Saint-Crépin a beaucoup souffert. Les maisons au-dessous de la rue ont été incendiées. Nous traversons l'avenue de Soissons dans une tranchée de 2 m de profondeur. A la place des sacs à terre, des tiroirs, des meubles, des chaises, de la literie, du linge. Au Familistère, désordre indescriptible de marchandises gâchées, foulées au pied. Même tableau aux Rémois, à la Coopérative des Ouvriers. A la rue Lefèvre-Maugras, même tranchée qu'à l'avenue de Soissons.

Tout le pâté de maisons entre la rue du Pont et la rue Neuve (rue Drugeon-Lecart), jusqu'à la Poste et la maison Château, tout n'est que décombres. Ainsi que de l'Imprimerie de l'Écho à la maison Cotté ; de la partie gauche de la Place du Marché à la maison Delorme. La partie droite de la rue du Pont, depuis Béchard jusque M. Dudrumet, a été la proie des flammes, et aussi la maison Paison, rue du Château.

Une chose drôle : à la graineterie Rincourt, au 2^e étage, une pendule est restée seule sur sa cheminée calcinée. L'Hôtel de Ville a bien souffert aussi.

Jusqu'au 6 JUILLET, bombardements de jour et de nuit, absence de nouvelles, récriminations incessantes. Un obus tombe dans la chambre où reposent M. Huet et sa femme. La moitié de la pièce est pulvérisée. M. et Mme Huet sont sains et saufs.

NUIT DU 6 AU 7 : Combats acharnés sur Blanchard. Toutes nos récoltes perdues ! Comment pourrions-nous ensuite cultiver ces terres labourées d'obus ?

7 JUILLET : Une sentinelle allemande, rue Racine, m'appelle : « Zucker ? — Je n'en ai pas à vous donner. — Non, moi ! ». Il disparaît, puis revient avec un paquet de 2 kg de sucre cristallisé, me le donne. Oh ! merci ! Il s'éloigne en souriant. A moitié de la rue Racine, un obus tombe sur lui, le déchiquette. Pauvre type !

8 JUILLET : Je suis allé chercher des choux-fleurs dans le jardin d'Émile Toison. Plus de 20 obus sont tombés dans son jardin et sur sa maison. Pauvre cousin !

9 JUILLET : *Bombardement formidable : cinq obus sur la maison voisine ; un dans la cuisine où j'étais avec Gallien. Les femmes descendent à la cave en poussant des hurlements d'effroi. Alice et Octavie restent tranquillement étendues sur leur lit.*

10 JUILLET : *Interdiction de sortir. La porte donnant sur la ruelle des Prêtres est fermée. Qu'est-ce que cela signifie ?*

11 JUILLET : *Pluie, obus, disputes interminables. Nous renforçons les pouvoirs de Cotté pour qu'il puisse faire respecter les décisions prises en Conseil des 4 présidents.*

12 JUILLET : *Mes pauvres vignes !*

Victorine, la femme de mon frère Alfred, meurt à 4 h. du soir. On l'avait transportée à l'Hôpital des Femmes de France, au 5 de la rue de la Madeleine.

13 JUILLET : *Nous enterrons Victorine dans le jardin de l'école Dugué, près de l'allée des tilleuls. Des obus tombent partout. Vériot est blessé à la joue ; il paraît que c'est grave.*

14 JUILLET : *Toujours des obus ! J'aperçois des soldats français sur la pente Nord de Courteau. Est-ce la délivrance ? ».*

« J'ai bien cru que mon pauvre père allait devenir fou tant sa déception fut cruelle » dit sa fille Octavie.

15 JUILLET : Fermons momentanément le cahier de M. Toison et revenons aux opérations militaires proprement dites.

La « *Friedensturm* » est un moment capital de la guerre. L'attaque déborde largement le front de la Marne ; elle s'étend en effet de Château-Thierry à l'Argonne sur 90 km. But immédiat : séparer, par une attaque frontale, les armées alliées du Nord et celles de l'Est, en tournant d'une part Verdun par Sainte-Meneshould et la vallée de l'Aisne supérieure, d'autre part Reims et la Montagne de Reims par la vallée de la Marne ; puis se rabattre sur Paris qui ne pourra résister longtemps : rêve de von Moltke caressé à nouveau 4 ans après la première bataille de la Marne.

Pour réaliser ce plan ambitieux, l'ennemi ramasse tous ses moyens dans un effort ultime. Il concentre chars d'assaut, batteries lourdes et de campagne ; il accumule des dépôts de munitions jusqu'aux abords des premières lignes, rassemble un matériel de ponts formidable — Tous préparatifs faits de nuit, silencieusement.

Entre Chartèves et Vrigny, à 8 km à l'ouest de Reims, il lui faudra franchir la Marne et marcher sur Montmirail et le Petit Morin et, en même temps, longer la rivière à l'Est pour tomber sur Épernay, cela le premier jour. 30 divisions sont à pied d'œuvre, dont les 1^{re} et 2^{es} de la Garde, et la célèbre 200^{re} de chasseurs.

En dépit de toutes ces précautions, Ludendorff n'a pas surpris le Commandement français qui, grâce à ses services de renseignements et aux reconnaissances aériennes, a pu

délimiter à l'avance le cadre de l'offensive attendue et en déterminer l'heure.

Le soir du 14 Juillet, à minuit, commence la préparation d'artillerie. L'attaque est déclenchée à partir de 1 h. 20. Tout de suite l'ennemi jette des ponts et passerelles sur la Marne, quelque peu sous l'eau, deux entre Tréloup et Dormans, les plus importants, de 8 à 10 m de large, d'autres en face de Soilly, Courthiézy, Reuilly, Fossoy, Jaulgonne, Mézy et Chartèves.

Avant le lever du jour, l'Allemand franchit la rivière et attaque, de Chartèves à Mareuil-le-Port, les troupes de première ligne laissées sur la rive Sud. Les positions sont âprement défendues ; le terrain n'est cédé que pied à pied et toute la région est le théâtre de combats héroïques. Le flot arrive à Saint-Agnan, à 7 km. Mais sur le flanc droit des assaillants, une division américaine tient fortement Crézancy le long de la N. 3. C'est sur cette ligne que va se disputer une dure partie, généralement mal connue.

A 9 h. 45, une furieuse attaque allemande, descendue des pentes de Parroy, de Launay, même de Connigis, s'efforce de traverser le Surmelin, en amont de l'usine de Corozo (actuelle Luchaire). Elle échoue ; une seconde, une troisième également.

L'attaque de flanc ayant échoué, l'ennemi va tenter une attaque de front. A 10 h. 15, violent tir de barrage sur la N. 3. A 11 h., ce sont nos alliés qui s'élancent en direction de Mézy. Avec un cran formidable, comme à Belleau, ils se battent à l'arme blanche. Leur élan est irrésistible, mais dans ce carré de 2 km de côté, ils compteront 900 tués, 15.000 blessés ; plus encore d'Allemands.

La N. 3 est atteinte, reprise, dépassée, le bois conquis, le cimetière de Crézancy pris à revers, ses mitrailleuses mises hors d'usage. Il n'est pas midi que les Américains sont en lisière de Mézy. Rapidement, l'artillerie est amenée au « Grès-Haut », au « Bois Neuf », et peut prendre en enfilade tous les ponts jetés sur la Marne. Plus un ennemi au sud de la rivière dans ce secteur. Le temps plus clair permet aux avions d'achever l'œuvre des artilleurs.

Plus à l'est, sous la chaleur accablante, les Français, soutenus par des chars légers, attaquent avec un acharnement extraordinaire et remontent les pentes qui dominent Saint-Agnan, La Chapelle-Monthodon ; la ferme de la Bourdonnais, à 4 km de Dormans, est prise, perdue, reprise.

La nuit tombe. L'ennemi amène des réserves pour soutenir les troupes restées au fond de la poche de Dormans et serrées de toutes parts.

Le 16, à 11 h., un orage éclate, d'une extrême violence, impose une trêve. L'État-Major français en profite pour amener une D.I. de réserve qui se trouvait au sud de Château-Thierry et soutenir vigoureusement les unités qui se battent vers

Connigis, Monthurel, Celles, sur les hauteurs de Saint-Agnan et de La Chapelle. L'ennemi, se sentant contenu là, pousse plus loin, énergiquement, sur Épernay, mais est arrêté par les Français et les Italiens.

Le 17, Ludendorff ordonne de nouvelles attaques, fait jeter de nombreuses passerelles, surtout entre Tréloup et Troissy, mais elles sont aussitôt bombardées, souvent détruites. Ses troupes, qui n'avancent que pour reculer aussitôt, subissent de très lourdes pertes et semblent s'essouffler.

Alors arrive le grand jour, tant attendu, le jour J, le 18.

Revenons à nos concitoyens rassemblés dans la rue de la Madeleine.

« 15 JUILLET : Depuis 5 h. du matin, écrit M. Toison, c'est un roulement continu d'éclatements d'obus, de grenades, un bruit épouvantable qui vous déchire les oreilles, ébranle tout l'être et remue tout ce que vous possédez encore de facultés.

16 JUILLET : Richard François, 77 ans, succombe de la dysenterie. On l'enterre près de Victorine dans le jardin de l'école Dugué.

Les sentinelles nous empêchent de passer pour aller aux légumes, mais je trompe leur surveillance et cours faire un panier de pommes de terre, de carottes, et un sac de choux.

17 JUILLET : Nuit très dure : canons, grenades, avions, enfin toutes les inventions de destruction s'en sont mêlées. Tout le monde descend à la cave. Aucune nouvelle. Que se passe-t-il ?... Il y a des pillards parmi nous... ».

Dès le 12 juillet, Foch a donné l'ordre de préparer l'offensive sur le flanc ouest de la poche de Château-Thierry. D'autre part, le Commandement français savait qu'il serait attaqué quelques jours plus tard. Pétain, laissant à Gouraud en Champagne, et à Berthelot entre la Marne et Reims, la lourde charge de contenir par leurs propres moyens la *Friedensturm*, a organisé la concentration, entre l'Aisne, l'Ourcq et la Marne, des armées Mangin et Degoutte, sous les ordres de Favolle. Ainsi, tandis que les Allemands se voient opposer en Champagne les effectifs juste nécessaires pour supporter le choc, l'importance de la préparation alliée échappe absolument à leur vigilance grâce aux futaies et taillis de la Forêt de Villers-Cotterêts, aux couverts du Valois et de l'Orxois. L'heure de la contre-offensive va sonner.

Les Alliés ont surmonté la crise des effectifs : le grand effort de l'Empire britannique qui a reconstitué ses armées, l'appoint prodigieusement accru des forces américaines (jusqu'à 10.000 h. par jour), l'arrivée de divisions italiennes donnent à Foch les moyens de manœuvre et d'offensive qui lui manquaient jusqu'alors.

Notre armée, qui représente à elle seule les 80/100^{mes} des effectifs engagés, dispose d'un armement bien au point, et

surtout de l'instrument de rupture par excellence, le char d'assaut, dont l'emploi en grand va faciliter et soutenir l'effort de l'infanterie. Le moral est bon.

La concentration de l'armée Fayolle, bien camouflée, se fait en trois nuits. De l'Aisne à l'Ourcq, la 10^e Armée, commandée par Mangin, comprend les 1^{er}, 20^e, 30^e, 11^e corps français, les 1^{re} et 2^e D.I.U.S., la 15^e D.I. écossaise. De l'Ourcq à Château-Thierry, la 6^e Armée, commandée par Degoutte, comprend les 2^e et 7^e corps français, les 26^e et 4^e D.I. américaines. L'objectif à atteindre est la voie ferrée de Fère-en-Tardenois, la seule artère qui assure rapidement le ravitaillement des centaines de milliers d'Allemands engouffrés dans « la poche de Château-Thierry ». Si cette voie est prise, ou tout au moins tombe sous le feu de l'artillerie, le maintien des armées ennemies deviendra impossible au sud de la Vesle.

Une deuxième bataille de l'Ourcq, après celle de Galliéni, va s'engager. Une deuxième bataille de la Marne, après celle de Joffre.

Le 18 Juillet, à 4 h. 30, nos armées s'élancent sur un front de 45 km, précédées de centaines de chars d'assaut et d'un formidable barrage d'artillerie. La surprise est foudroyante : dans les bois et les fermes organisées, les garnisons se rendent par centaines, des équipes agricoles sont cueillies en plein travail.

Au nord de l'Ourcq, l'armée Mangin progresse à travers les grands plateaux à betteraves du Soissonnais, réalisant en fin de journée une avance moyenne de 7 km. Des éléments légers poussent jusqu'aux faubourgs de Soissons.

Au sud de l'Ourcq, l'armée Degoutte, dans un terrain plus accidenté, avance en moyenne de 5 km, jusqu'à Marizy-St-Mard, Neuilly-St-Front, Courchamps, Licy-Clignon, Belleau. 10.000 prisonniers, de nombreuses batteries, un matériel considérable sont capturés.

Le 19, 4 h., nous nous élançons de nouveau. Les Allemands contre-attaquent désespérément. Partout ils sont refoulés. Nous atteignons les abords de Villemontoire, Parcy-Tigny, Rozet-St-Albin, dépassons Priez. Nous sommes par endroits à 2 km. 5 de la route de Soissons à Château-Thierry, à moins de 15 km de la gare de Fère-en-Tardenois. C'est dire que l'ennemi ne peut plus se servir de sa grande route de communication N-S ; son unique voie ferrée est sous le feu de l'artillerie. L'armée Berthelot, sur la Marne, gagne quelque peu de terrain.

Le Commandement ennemi se rend compte qu'il ne peut plus rester dans le fond de « la poche ». Il se voit contraint, lui qui, quatre jours auparavant, attaquait, de se soumettre à la volonté de l'adversaire et d'ordonner la retraite.

Dans la nuit du 19 au 20, en plusieurs points, il repasse la Marne, abandonnant la partie la plus importante de ses gains des 15, 16, 17 Juillet, et s'établit sur les hauteurs de

la rive Nord. Cependant il lui faut sans cesse engager de nouvelles unités, ce qui l'oblige à renoncer à l'offensive projetée dans les Flandres contre les Anglais et les Belges. Toutefois, soucieux de sauver le matériel prodigieux accumulé depuis Juin, il ne recule que pas à pas, brûlant ses dépôts, ainsi que les villages préalablement évacués et pillés.

Le 20, malgré une puissante contre-offensive, les nôtres dégagent Sommelans et Monthiers. Au sud de la Marne, notre 9^e Armée, qui vient d'être constituée avec de Mitry, attaque dès 6 h. du matin et atteint toute la rive Sud de la Marne. L'ennemi réagit peu ; ses préoccupations sont ailleurs.

Et nos amis de Château-Thierry, quelles sont leurs préoccupations ?

« 18 JUILLET : Peut-être beaucoup de bruit pour pas grand-chose ! Depuis le 13, notre découragement est complet. »

19 JUILLET : Pluie d'obus sur les bâtiments de la maison Pigeon, sur la maison Lacan, la Maternelle, la Bibliothèque, l'École des garçons. C'est la terreur ! C'est inoubliable !

20 JUILLET au soir : 4 sentinelles hurlent des ordres dans la rue : « Rassemblement dans l'église St-Crépin ! ». Que se passe-t-il, mon Dieu ? Nous rassemblons nos ballots et, comme des moutons, nous nous engouffrons dans l'église avec ceux de St-Martin et du Bourg. Les ardoises volent en éclats. Inutile de chercher à sortir pour se réfugier autre part. Sitôt que nous entrouvrons la porte, nous voyons la bouche d'une mitrailleuse dirigée vers nous. Pourtant les sentinelles ne semblent pas féroces. Nous parvenons à savoir que ce sont des Alsaciens.

Maréchal Prince, qui s'est blotti contre un tas de matelas pour se mieux protéger contre les éclats possibles, fait écrouler sur lui toute la masse d'où nous le sortons à demi étouffé. Malgré la situation tragique, nous rions tous de bon cœur ».

Un incident extrêmement touchant dont ne parle pas M. Toison, mais qu'a rapporté sa fille : « Soudain un des gardiens, un gosse de 20 ans qui avait une figure de fille, jette à terre son fusil, enlève son équipement et descend la rue de la Madeleine en courant comme un forcené. Ses camarades le rappellent inutilement. Le malheureux ! nous dit l'un d'eux ; il veut aller rejoindre les Français. Ils vont le fusiller ! Cette scène nous a profondément émus. En fait, quelques jours plus tard, nous serons interrogés par les nôtres pour savoir si nous avons été maltraités ou insultés par le transfuge. Pas du tout. Il avait réussi à joindre les Français au péril de sa vie et, pour lui, la guerre était terminée. Tant mieux ».

Le 21, nouvel effort allemand, inutile, au nord de l'Ourcq.

Dans notre région, la pression des Armées Degoutte à la Cote 204, et de Mitry au sud de la Marne, s'accroît. Les

bataillons franco-américains passent la rivière à Jaulgonne, Mont-Saint-Père, Chartèves, Fossoy, se glissent le long de la rive Nord et réoccupent le bourg de Château-Thierry, le 153^e R.I. de la 39^e D.I., en tête. L'ennemi est déjà parti. Nous le talonnons, progressons par endroits jusqu'à 12 km et atteignons le soir une ligne Chartèves - Brécy.

Comment nos compatriotes s'aperçoivent-ils de la délivrance de la Ville par les troupes du Général de Mondésir ?

« 21 JUILLET : Les sentinelles alsaciennes paraissent de plus en plus nerveuses. Tout à coup, un gradé allemand arrive en courant et hurle : « Vous pouvez sortir ! » puis se sauve à toutes jambes avec ses camarades en remontant la rue de la Madeleine. Quelque chose d'extraordinaire vient sûrement d'arriver ! Nous sortons en masse, remontons la rue pour reprendre les paquets laissés dans nos cantonnements.

Soudain, Alice Jarros tourne la tête vers la rue St-Crépin, et pousse un formidable : « Merde ! les soldats français ! ». Comme foudroyés, nous nous arrêtons. De la ruelle du boulanger débouchent trois soldats en bleu horizon, baïonnettes pointées en avant, prudemment. Ils sont stupéfaits de nous voir. Nous courons à eux, les embrassons ; on pleure, on rit ; c'est du délire ! Jamais je n'oublierai cette scène. Ils sont tout de même inquiets. « Où sont les Allemands ? — Les derniers viennent de déguster. Venez avec nous ! ». Et nous remontons dans notre ancien cantonnement. Ah ! elles n'ont pas fait long feu les bonnes bouteilles que M. Pigeon avait cru bien cachées dans le sol de sa cave ! ».

« Bientôt, ajoute la fille de M. Toison, nous quittons les soldats pour retourner chez nous, à Courteau. Encore un tableau que je n'oublierai pas : dans l'avenue de Paris, mon père pleurant de joie en dévorant à belles dents le beau pain blanc qu'un Américain vient de lui donner. Et derrière, plus haut, en bel ordre, sur 3 rangs, fantassins au milieu, cavaliers et voitures sur les côtés, une longue troupe en kaki, casques à bords plats. Les hommes sourient, poussiéreux, saluent de la main. Venir de si loin, pour nous sauver, c'est chic ! ».

Ce même jour, notre regretté collègue René Haudot, placide sous-officier de cantonnement, arrive avec ses hommes de Jouy-s/Morin dans un camion américain, avec mission de s'installer à Essômes.

« A 4 h., raconte-t-il, le camion nous laisse dans l'avenue de Montmirail, à l'entrée du pont de chemin de fer. Une voiture à bras se trouve abandonnée au milieu de la chaussée. Nous entassons dessus nos bagages et arrivons sur le pont de la Fausse-Marne. Les décombres des maisons détruites forment une montagne qui obstrue l'entrée du faubourg. Cela va mal. Que reste-t-il de Château-Thierry ? Nous longeons le quai de la Fausse-Marne et découvrons une passerelle sur bateaux que des soldats du Génie achèvent d'installer. Nous passons la

rivière et nous voici sur le quai de la Poterne. Devant la maison Moyat, j'aperçois par une fenêtre ouverte un soldat américain qui s'acharne avec une hache contre une armoire. Je lui lance quelques mots d'anglais que je possède encore, et je le vois s'enfuir dans le fond du jardin.

Les ruines du pont apparaissent alors. Mes compagnons les contemplent, indifférents, mais le Castellthéodoricien que je suis ne peut les regarder sans émotion. L'entrée de la rue du Pont est barrée par une haute et épaisse barricade, de même que celle de la rue Dugeon-Lecart et celle de la rue Lefèvre-Maugras. Seule, des voies qui descendent à la Marne, l'avenue de Soissons est libre.

Je monte l'avenue, entre dans la rue St-Crépin pour me rendre place Gerbrois, où se trouve ma maison. Est-elle seulement encore debout ? En passant devant l'église, nous apercevons quelques civils qui vont et viennent dans la rue de la Madeleine. Je m'approche, les reconnais : ce sont des personnes qui n'ont pas quitté Château-Thierry, et que les Allemands ont réunies, avant leur retraite, dans l'École maternelle.

J'entre enfin chez moi. Un désordre indescriptible ! Mais enfin le bâtiment est toujours debout et les gros meubles n'ont pas été emportés ! ».

22 JUILLET : Notre front traverse la route de Soissons à hauteur du Charme. Au Sud, nos troupes, sous le feu des mitrailleuses et des canons, étendent vers l'Est le franchissement de la Marne. Les pentes au nord de Marciilly, Rosay, Passy sont enlevées à la baïonnette.

« 23 JUILLET : A l'ouest de la route de Soissons - Château-Thierry, rapporte le Capitaine Foubert, du 67^e R.I., l'ennemi a stoppé notre avance et organisé une solide ligne de défense passant par Buzancy, Villemontoire, Tigny, Oulchy-la-Ville, puis Armentières, Bézu-St-Germain, Jaulgonne.

Foch, qui sent l'ennemi chanceler, ne veut pas lui laisser le temps de se ressaisir. Il faut à tout prix le repousser, et, particulièrement, enlever Villemontoire, clef de sa forte position actuelle. Sinon, c'est probablement un nouvel hiver de guerre, de nouvelles pertes, la victoire remise à plus tard.

Les meilleures troupes se sont déjà lancées à l'assaut du village : des Coloniaux, la « Division des Loups ». Dix fois il a été attaqué ; dix fois les assauts ont été repoussés. C'est alors que le 67 monte en ligne ; il lui faut réussir là où les autres ont échoué.

Villemontoire, que vous apercevez parfaitement à l'ouest de la route de Soissons, à 4 km au-delà d'Hartennes, est dressé sur un promontoire orienté N-S, bordé à l'E. et à l'O. par deux ravins qui confluent au N. de l'éperon. Les flancs de ces ravins sont percés de creutes dont quelques-unes, très vastes et à entrées multiples, abritent des forces importantes en réserve et de nombreuses mitrailleuses. Par le Sud, la butte

se rattache au plateau qui se déroule jusqu'à Vierzy. Impossible, le jour, d'effectuer le moindre mouvement sur ce plateau semé de cadavres.

Notre attaque est déclenchée le 25, à 4 h. 45, après des tirs intenses de harcèlement et d'écrasement par notre artillerie. Mais Villemontoire est énergiquement défendu par d'excellentes troupes d'infanterie prussienne.

Une compagnie parvient enfin à pénétrer dans le village et occupe la grande ferme située au sud, tout contre l'église, et s'y fortifie. Une autre compagnie, celle du Capitaine Monick, (actuellement Gouverneur honoraire de la Banque de France), tombe à l'improviste sur le P.C. du bataillon ennemi qui se croyait à l'abri dans le ravin Est, et le capture avec toute sa liaison et sa compagnie de réserve. Le Prince von Bülow, sommé de se rendre, croit qu'on lui amène des prisonniers ; sa joie se fait grossière. Une paire de gifles et un magistral coup de pied où vous devinez lui font comprendre que les rôles sont renversés.

D'autres compagnies progressent lentement, très violemment contre-attaquées par les Allemands sortis des creutes du versant Ouest.

Toute la journée, attaques et contre-attaques se succèdent. Impossible d'envoyer des renforts, ni même d'en demander. Les agents de liaison qui se hasardent sur le plateau sont tués ou blessés.

A 22 h., la nuit tombée, malgré la fatigue, les pertes, nous attaquons de nouveau. Un commandant de compagnie se distingue particulièrement, le Capitaine Pillot, l'oncle du regretté Docteur Brunat. A 23 h. 30, malgré une ultime, mais formidable contre-attaque, la 6^e de la journée, Villemontoire, le ravin ouest, le plateau tout entier tombent enfin.

C'est la fin de la résistance. Reste à opérer le nettoyage des abris. Un soldat pénètre dans une creute malgré le tir d'une mitrailleuse, en impose aux Allemands par sa superbe... et ses grenades, et ramène à lui seul 103 prisonniers. Bravo, camarade Fayard ! 2 lieutenants et 7 hommes, survenus à point, forcent le reste du bataillon à se rendre.

Le 67 avait perdu 4 officiers, 327 hommes, caporaux et sous-officiers. La victoire était payée cher. Puis c'est la poursuite, l'ennemi refoulé sur une profondeur de 30 km, la libération de nombreux villages, la capture de 716 prisonniers, de 97 mitrailleuses, et une citation signée Mangin, qui s'y connaissait en héroïsme ».

Pourquoi insister sur cette prise de Villemontoire ? D'abord parce qu'elle était indispensable à la réussite des opérations

ultérieures. Et puis parce qu'elle est l'œuvre — si douloureuse — du 67 de Soissons, notre régiment régional, où tant de nos camarades servirent, et tombèrent.

Et les combats continuent : Beuvardes, Le Charmel sont délivrés, puis Oulchy, Coigny. Soissons est repris le 2 Août. La Vesle est atteinte le 7.

Mais la résistance ennemie est toujours acharnée. Francis D. Duffy, chapelain du 165^e R. d'Infanterie U.S., raconte comment son unité, partie de Villers-s/Fère, se lança, le 28 Juillet, à l'assaut des positions de Seringes-et-Nesles sous le feu des mitrailleuses, pendant qu'à sa gauche nous investissions Fère-en-Tardenois. Mon propos n'est pas de décrire cette bataille de l'Ourcq, mais je ne puis m'empêcher d'admirer, là aussi, l'héroïsme extraordinaire de ces Américains venus de si loin pour abattre ceux qu'ils considèrent comme des Barbares.

En trois semaines, l'Allemand a perdu la majeure partie du gain obtenu du 27 Mai au 15 Juillet. Maintenant, c'est Foch qui va prendre l'initiative d'une nouvelle bataille entre l'Oise et la mer. L'ennemi va désormais être manœuvré et dominé jusqu'à la capitulation. Telle est l'immense portée de cette deuxième bataille de la Marne, dont Château-Thierry fut la charnière inébranlable.

Un demi-siècle après, le nom de notre ville est resté familier à tous ceux qui participèrent à ces combats de géants : Français de la Métropole, d'Afrique et d'Asie, toujours sur la brèche, jeunes Américains d'une folle bravoure, Britanniques et Italiens qui tinrent nos lignes un peu plus à l'est, vers la Montagne de Reims.

Les survivants n'ont pas oublié la camaraderie d'alors. Ils ont en commun, avec des souvenirs terribles, une vigoureuse haine de la guerre et de ses ignobles profiteurs, vautours avides de charogne, d'or et de gloire à bon compte.

Quant à Léon Toison, avant de fermer les yeux, il a pris le temps de remettre en état sa maison, son jardin, ses terres et ses vignes. C'était un sage.